

L'ART PROFANE D'UN PEUPLE INCONNU

par

Antonin BREJNIK

Le Musée d'Ethnographie de Genève a acquis récemment quelques belles terres cuites de la côte occidentale du Mexique. Il ne s'agit pas de pots, mais de sept figurines humaines et d'un chien, qui se situent chronologiquement entre 300 et 900 après Jésus-Christ.

Au milieu de la côte Pacifique, à peu de chose près sur le même parallèle que la capitale, se trouve l'un des plus petits Etats du Mexique, celui de Colima. C'est de là que proviennent six de ces pièces, qui se rattachent par leur style typique à la Localité "Los Ortices" : cinq petites figurines de femmes, de 60 à 180 mm. de hauteur, dont nous parlerons plus loin, et un chien grandeur nature, mesurant 270 mm. jusqu'au sommet du goulot qu'il porte sur la tête (fig. 1).

Appelé Techichi ou Tepescuintli, ce petit chien do-du, à poil ras, est d'une race spéciale mexicaine aujourd'hui très rare, car sa chair a depuis toujours été très appréciée. Dans les tombes de l'Etat de Colima, on trouve une très grande variété de ses effigies creuses en terre cuite polie. Il y a des chiens qui dorment, qui se grattent, qui hurlent, qui rient, chiens maigres, chiens gros, chiens à deux têtes et même chiens avec masques.

Deux autres grandes figures modelées en creux représentent un homme obèse assis (400 mm. de hauteur) et une femme debout (500 mm. de hauteur).

Le personnage assis (fig. 2), probablement un cacique, est absolument intact. Son polissage est net, sans aucune trace des dégâts habituels aux objets enfouis dans la terre. Cette pièce provient donc probablement d'une chambre funéraire à voûte, telle qu'on en rencontre sur la côte occidentale du Mexique.



Fig. 1



Fig. 2

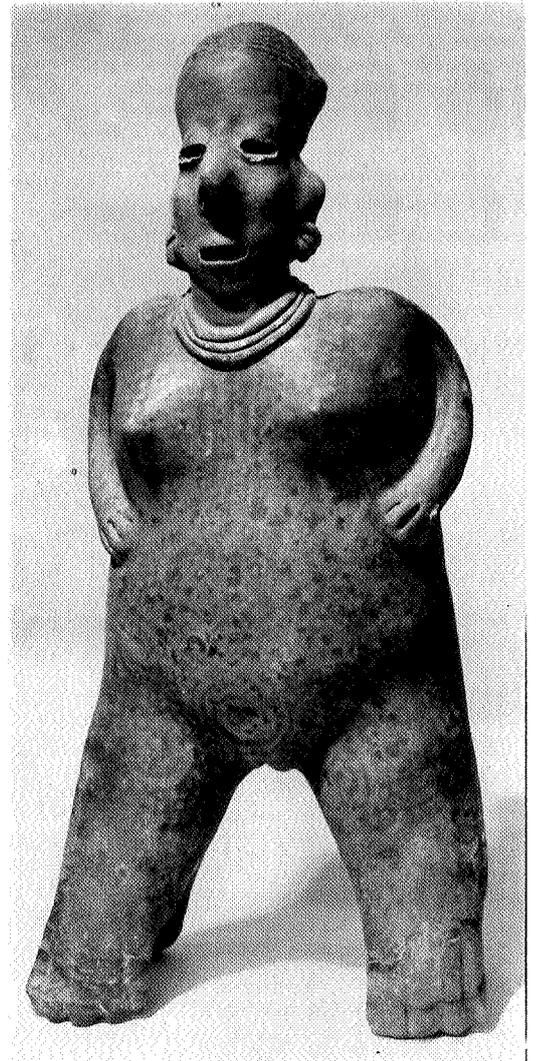


Fig. 3

Quoique nous nous refusions généralement à voir des portraits dans les figurines humaines de terre cuite de cette zone, dans ce cas exceptionnel, nous sommes fortement enclin à croire qu'il s'agit là d'une tentative de particulariser les traits singuliers du personnage obèse représenté. Sa bouche est fendue de travers, l'arête de son nez est enfoncée, son dos bossu. Il est assis à la manière des femmes, comme si la grosseur de ses jambes ne lui permettait pas de les croiser. Cette pièce provient de la région Ameca-Zacoalco, Jalisco, Etat voisin de Colima.

La statue de femme nue (fig. 3) est entièrement couverte de peintures corporelles ou de tatouages. Sa tête, très allongée, se rétrécit au niveau des yeux, pour s'élargir à la hauteur du front, signe typique des figurines de Nayarit. Le sommet du crâne est ouvert : la pièce est modelée en creux, ce qui a permis un séchage facile et une cuisson plus sûre. Les jambes sont grosses et courtes, la plante des pieds s'élève formant un véritable pont, de sorte que la statue repose sur les talons et les doigts de pieds, solides assises en quatre points suffisamment écartés. Les bras par contre ne sont que de petits boudins de terre collés au corps. Toutes ces particularités ont leurs raisons techniques, elles sont cependant devenues les marques distinctives d'un style. Cette femme, à n'en pas douter, s'inscrit très clairement dans le style Ixtlan inférieur, de l'Etat de Nayarit, au nord de Jalisco.

La localisation géographique et historique de ces objets a pu donc être définie; mais nous ne connaissons pas le nom des peuples qui ont créé ces belles pièces, si différentes par leur forme et leur esprit de l'expression rigoureuse des grandes cultures classiques du Vieux Mexique.

Les trois Etats mentionnés de Colima, Jalisco et Nayarit appartiennent à une vaste zone qui compte en outre les Etats de Sinaloa, Guanajuato, Guerrero et Michoacán (fig. 8). Le commun dénominateur de cette immense zone est avant tout le fait que les archéologues ne s'en occupent que depuis une vingtaine d'années, depuis que les collections privées de Diego Rivera, Miguel Covarrubias et autres leur ont ouvert les yeux sur la richesse et l'intérêt de leur art. Isabel Kelly et Gordon Ekholm ont publié respectivement en 1938 et 1939 les résultats de leurs premières fouilles dans l'Etat de Sinaloa, tandis que Paul Kirchhoff et D. R. de la Borbolla ont commencé à se pencher sur les questions tarasques en 1939 et 1941. En 1947, la Sociedad de Antropología présenta au public les Actes d'une Table ronde réunie en

1946 à Mexico. Cette publication, intitulée "El Occidente de México", fait date en la matière. Elle dégage plusieurs conclusions. Antérieurement, l'art de toute la zone occidentale avait été généreusement attribué au peuple tarasque. Cette conception a été réfutée, les Tarasques n'ayant jamais sensiblement dépassé les limites de l'Etat de Michoacán; ils apparaissent sur la scène trop tard pour pouvoir intervenir dans la création d'un art qui, à leur arrivée, avait déjà plusieurs siècles d'existence. Ceci n'empêchera nullement qu'en 1952 paraisse à Paris un livre de reproductions, "L'Art Tarasque" de G. Médioni, dont les 93 photographies ne comptent pas une seule pièce réellement tarasque. Le culte des Tarasques ne remonte pas à plus de trois siècles avant la conquête. Au Michoacán même, ils ont été précédés par un peuple inconnu.

D'autre part, à l'intérieur de la grande zone des cultures d'Occident qui indiscutablement possèdent des liens de parenté, se dessinent nettement les particularités stylistiques et culturelles de chaque région. Les Tarasques du Michoacán font preuve d'une très grande habileté dans leur métallurgie et leur orfèvrerie, ils bâtissent des pyramides en pierre taillée, appelées "yacatas" (à Tzintzuntzan et Ihuatzio), ils connaissent une sculpture sommaire en pierre volcanique et leur céramique, figurative et utilitaire, étonne par sa finesse. Par contre, les peuples de Colima, Jalisco et Nayarit ne nous laissent que les témoignages de leur capacité extraordinaire de modeleurs-céramistes, tandis que les populations de Guerrero se spécialisent dans la taille très géométrique de pierres dures. Même s'il est évident que notre connaissance de cette zone est encore embryonnaire, les quelques styles locaux des Etats de Nayarit, Jalisco et Colima sont si nettement cristallisés que nous les distinguons sans peine.

Finalement, on souligne la relation entre les figurines de terre cuite de l'époque préclassique de la Vallée de Mexico, de Tlatilco, de El Arbolillo et de Zacatenco, dont l'âge est estimé entre 1500 et 800 ans avant Jésus-Christ et les figurines en céramique de Chupícuaro, Etat de Guanajuato, Opeño, Etat de Michoacán, et Los Ortices, Etat de Colima. En effet, les petits personnages en terre cuite de Tlatilco nous montrent la même face aimable qui provoque le sourire, le même penchant à la représentation anecdotique des scènes de la vie quotidienne, des habitudes vestimentaires, de la parure, de la coiffure, etc., si chère aux sculpteurs-céramistes de la côte occidentale. D'un côté et de l'autre, nous constatons une étonnante absence de symboles religieux.

Il semble donc bien, qu'avant l'apparition des grandes cultures théocratiques comme celles de Teotihuacán, ou Maya, ou Aztèque, ne poursuivant dans leur art monumental et sévère d'autre but qu'une prière incessante, le Mexique ait connu des civilisations concevant le monde d'une tout autre manière.

Sur la côte occidentale, cette première étape culturelle paraît ne jamais avoir été dépassée, du moins dans les Etats de Colima, Jalisco et Nayarit qui nous intéressent aujourd'hui. Les habitants de ces régions, agriculteurs et artisans, dont nous ne saurons probablement jamais le nom, n'ont élaboré aucun système de notation. Tout ce que nous pouvons apprendre à leur sujet devra donc être déduit d'une attentive observation et comparaison des objets qu'ils avaient l'habitude d'enterrer avec leurs morts. Or, ces objets funéraires restent de ce monde, et la chaleur de la main et du coeur qui les a modelés irradie encore autour d'eux une atmosphère de bonhomie et de joie de vivre que nous chercherions en vain dans l'art des époques théocratiques. Ces compagnons du mort racontent la vie des hommes vivants. Scènes collectives autour d'une maison, comme nous en voyons encore aujourd'hui dans cette région, scènes de cérémonies, scènes érotiques, scènes de maternité, personnages de toutes sortes et dans toutes les positions, malades couverts d'abcès, bossus, ventrus, joueurs, guerriers, porteurs, jongleurs, femmes enceintes, ou femmes sveltes, tenant un bébé dans le dos ou un pot sur l'épaule, femmes jeunes ou vieilles, femmes au travail ou au repos, couples se tenant par l'épaule, par la taille, se coiffant l'un l'autre, personnages convertis en cruches, ou cruches converties en animaux ou en fruits, vases portés sur le dos de nains, coupes tripodes à pieds hauts ou trapus, objets parfaitement ronds ou asymétriques, tous ont une caractéristique constante : une grande liberté d'expression jointe à un grand respect de la matière première, l'argile.

La Genèse écrite à la mexicaine commencerait certainement par la création de l'Eve. Il suffit d'entrer dans la première salle d'une exposition d'art mexicain ou de tourner les premières pages d'un livre pour s'en convaincre. El Arbolillo, Zacatenco et Tlatilco, les plus anciens sites archéologiques de la Vallée de Mexico et de Mésopotamie (1500-600 av. J.-C.) se distinguent par une nette majorité de petites figurines en terre cuite représentant de jolies femmes nues aux yeux bridés et aux hanches galbées. Mais la présence dominante de ces petites figurines féminines s'étend bien au-delà du plateau central du pays.

Symboles de fécondité humaine et agricole plutôt que divinités, elles se trouvent parmi les offrandes funéraires, à côté des instruments et parures en os, en pierre et en terre cuite, avec une telle fréquence et avec une telle variété de formes, que Miguel Covarrubias les a choisies comme fil conducteur pour établir ses chaînes de filiation stylistique s'étendant depuis le plateau central jusqu'à la côte occidentale.

Nous avons situé plus haut la grande zone des Cultures d'Occident; les cinq petites figurines de femmes qui nous occupent ici en font partie. Une distance de 600 km. à vol d'oiseau et un millénaire au moins à vol du temps les séparent des figurines archaïques de la Vallée de Mexico, Cependant, elles restent proches de leurs soeurs aînées dans l'esprit et dans la technique d'exécution. Elles parlent la même langue libre, simple et joyeuse, sans aucun souci de concepts théologiques élaborés; filles d'une culture paysanne, elles gardent leur nudité aussi innocente que sensuelle. Leur coquetterie se manifeste dans une incroyable variété de coiffures, de parures, dans la peinture corporelle ou éventuellement dans le port d'un pagne décoratif (fig. 5 et 6). Certaines sont vêtues d'une bande d'étoffe autour des reins (fig. 4). Le vêtement, selon Paul Kirchhoff, a un rôle solennel et représente donc une sorte de parure en plus pour les grandes occasions. Mais la préoccupation d'élégance et de beauté n'est pas la seule idée que nous percevons. Par exemple, les figurines 7 et 9, amusantes caricatures de femmes enceintes dans l'attitude précédant l'enfantement, montrent bien qu'il ne s'agit pas seulement d'un symbole de fertilité devant accompagner le mort, mais aussi de l'idée même du rire. C'est le gros rire victorieux de la vie qui gagne dans la mort et par la mort. Cette absence totale de l'opposition entre la vie et la mort, nous la retrouvons plusieurs siècles plus tard, dans toutes les cultures théocratiques du Mexique; la déesse aztèque Coatlicue sèmera la mort pour récolter la vie. Mais elle aura un aspect effrayant. Voilà la différence.

La technique de l'exécution de ces figurines est aussi simple et directe que leur esprit. Ces petits corps sont conçus de manière à pouvoir se façonner entre le bout des doigts, en pressant et roulant la terre comme si on jouait avec elle sans penser à rien. Une petite plaque ou boule de terre glaise, garnie de boudins minces et gros en guise de bras et de jambes, avec des pastilles de terre écrasées ou une incision pour les yeux et

la bouche, quelques filets de terre figurant la coiffure, les boucles d'oreilles, éventuellement un pagne à peine esquissé ou rapporté, voilà tout. Mais la moindre pression du doigt, chaque repli de glaise y jouent leur rôle, comptant avec la lumière et les ombres. L'outillage utilisé s'est limité à une simple baguette de bois ou à un éclat de pierre pour graver quelques traits fins dans la surface de l'argile (fig. 5, 6 et 9), tandis que d'autres ne portent pas trace d'outil (fig. 4 et 7). L'expression obtenue est d'autant plus puissante que les moyens utilisés sont simples.

Les petites figurines de la zone d'Occident, jolies ou non, se distinguent cependant à plusieurs points de vue de leurs soeurs archaïques du plateau central et du Michoacán (El Opeño et Chupícuaro). Moins géométriques, moins sujettes à des impératifs stylistiques, les petites "poupées" de l'Occident font preuve d'une insolite vigueur individuelle. Leur naturalisme, bien qu'à peine esquissé, la justesse de leur mouvement (fig. 7 et 9) et la grâce de leurs proportions, même là où il s'agit d'une caricature, ne cessent pas de nous étonner. Ainsi, ces petites compagnes des morts, quoique ressemblant à leurs aînées et souvent comparées aux personnages péruviens de Chavín et de Mochica, gardent leur identité inaliénable, en nous transmettant leur témoignage d'une époque et d'une région que nous ne pouvons pas faire autrement que croire heureuses.

Le culte des morts pratiqué par les habitants de la côte occidentale se situait donc dans un contexte relativement concret, proche de la nature, et qui, au lieu d'inspirer la crainte, montre un sourire maternel. Si l'art aztèque surgit d'une puissante théocratie bien organisée, dont les divinités nous écrasent sous leur autorité implacable, les créations des populations agricoles sans nom, soit de la côte occidentale, soit du bassin central, s'associent dans notre esprit à de petits groupes ethniques à organisation patriarcale, vivant dans une relative liberté.

Pour l'ethnologue, l'étude des figurines de Colima, Jalisco et Nayarit est évidemment passionnante puisqu'elle peut lui dévoiler leur histoire, à mesure qu'il les observe et compare. Et si nous avons dit que les créateurs de ces sculptures en terre cuite n'ont élaboré, à notre actuelle connaissance, aucun système de notation, on pourrait peut-être considérer leur oeuvre en céramique comme une sorte de récit plastique de la vie quotidienne.

* * *

Légendes des planches :

- fig. 1 Colima, Mexique. Hauteur : 270 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 15-31915)
- fig. 2 Jalisco, Mexique. Hauteur : 400 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 15-31916)
- fig. 3 Nayarit, Mexique. Hauteur : 500 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 15-31917)
- fig. 4 Colima, Mexique. Hauteur : 185 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 14-31448)
- fig. 5 Colima, Mexique. Hauteur : 170 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 14-31449)
- fig. 6 Colima, Mexique, Hauteur : 125 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 14-31450)
- fig. 7 Colima, Mexique. Hauteur : 63 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 14-31451)
- fig. 8 Le territoire occupé par les Cultures d'Occident
couvre plus du sixième de la superficie totale du
Mexique.
- fig. 9 Colima, Mexique. Hauteur : 70 mm. 300-900 ap.
J. -C. (Rép. gén. 14-31452)

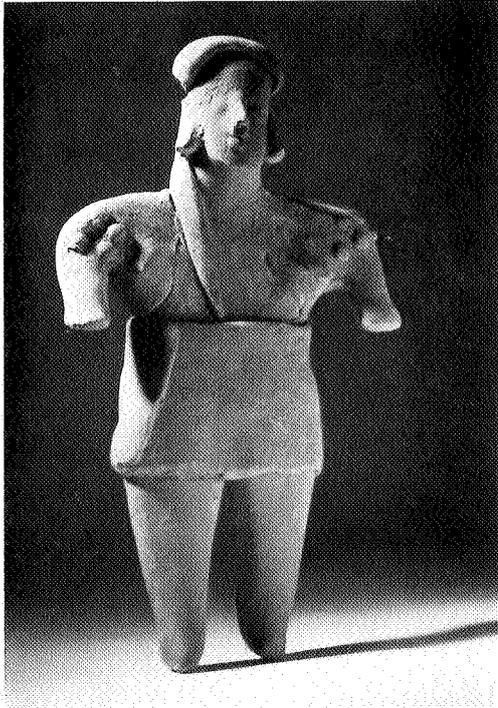


Fig. 4

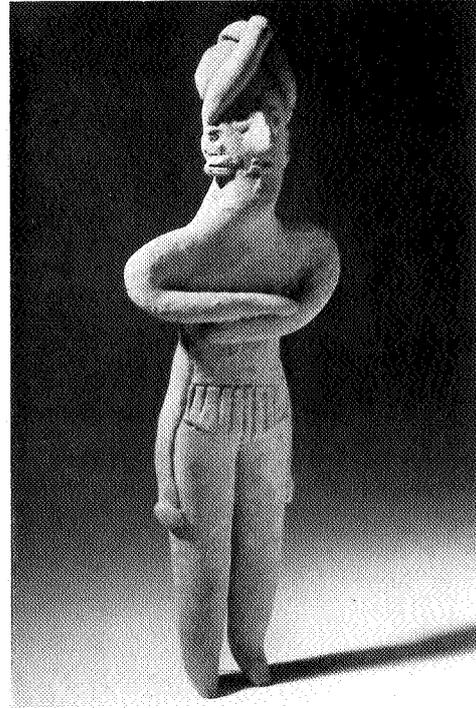


Fig. 5



Fig. 6

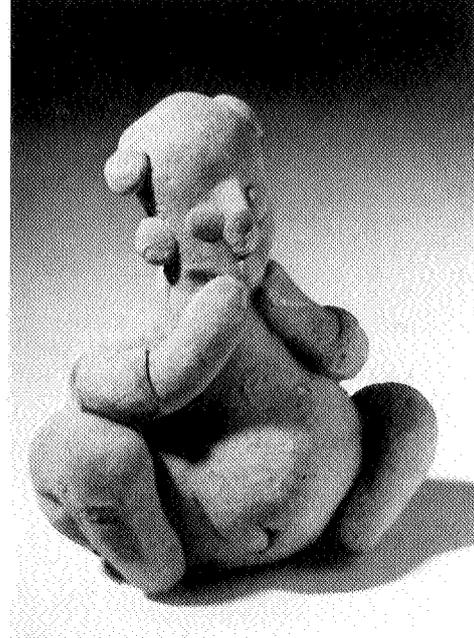


Fig. 7

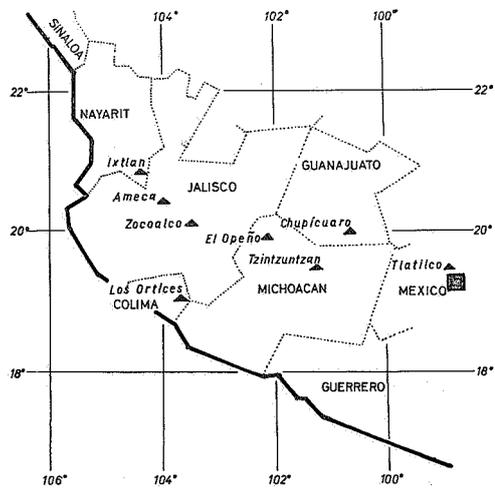


Fig. 8

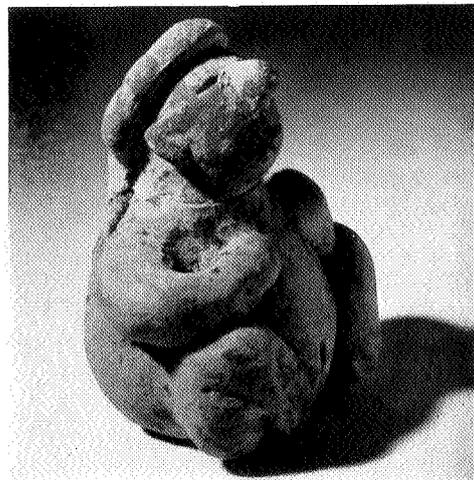


Fig. 9